

Au bout d'un instant, un silence de mort régnait dans la chambre, où il y avait trois cadavres : celui du colonel comte de Savray, celui du blessé, celui d'Ozer, le soldat d'Hérode.

Les bruits d'orgie continuaient à l'étage inférieur.

LXXV.—EXPLICATIONS.

Certes le docteur Lunat, membre de l'Institut, avait eu tort de ne pas faire revenir le blessé, mais on ne peut songer à tout, et l'attention du docteur avait été naturellement monopolisée par l'estampe du Juif errant, tirage de 1790. Il faut excuser ce célèbre médecin aliéniste. Sans ses immenses travaux exécutés avec l'aide du bon abbé Romoratin, notre histoire serait pleine d'invéraisemblances et de lacunes.

Il est bien avéré, n'est-ce pas ? que le monde prend de l'âge et qu'il laisse aller ses secrets comme un vieillard en enfance. On a appris depuis peu le véritable nom de Mathieu Laensberg, ce bienfaisant père des almanachs, occupé le long des siècles à prédire jour par jour le temps que Dieu ne doit pas faire. Un médium illustre m'a avoué en pleurant qu'il était Joseph Balsamo ; il se repent amèrement des espiègleries de sa jeunesse. Nous avons vu la sibylle de Cunes condamnée en police correctionnelle, et Apollonius de Thyanes à son théâtre de prestiges sur le boulevard.

Voici le fait ; nous le tenons du docteur Lunat, dont la compétence ne peut guère être récusée, puisqu'elle lui coûte deux cents francs, payés mensuellement au bon abbé Romorantin. En principe, Ozer, le soldat d'Hérode, a trois minutes pour opérer les déménagements de son âme. Passé ce temps, si son âme reste entre deux selles, elle meurt.

Est-il possible, cependant, qu'une âme meure ?

Schiavone, répété par l'Écossais Lockhard, l'affirme, mais ils ne sont pas forts.

Et Edrisi aime mieux se demander si l'âme de ce coquin d'Ozer est véritablement une âme. Je vous recommande Schedt sur la matière. Il n'en sait pas le premier mot, mais il est Tyrolien et il a bon cœur.

LXXVI.—MORT DE M^{me} HÉRODIADÉ.

Isaac Laquedem poussa du pied le monstre pour voir s'il était réellement décédé, après quoi il remit avec soin l'âme du jeune négociant blessé dans son corps ; cela parut le soulager.

Il prit ensuite un mouchoir et le noua par les quatre coins, afin d'y placer le cadavre du colonel comte de Savray. Il est superflu de faire observer que cela ne put avoir lieu sans quelque manigance un peu surnaturelle. Néanmoins, ce n'était pas si miraculeux que vous le pensez. Le corps se prêtait à cette opération. Il diminuait, diminuait, diminuait... nous expliquerons le fait scientifiquement au chapitre subséquent, intitulé *la Théorie des limbes*.

Isaac Laquedem mit dans sa poche la petite boîte où étaient les fioles. C'était important pour la suite.

Il dit au jeune négociant, fils d'un des plus riches banquier libéraux : « Lève-toi. » Le jeune négociant se leva, sans négliger de passer sa main sur ses yeux en murmurant : « Où suis-je ? »

Isaac Laquedem saisit son bâton et ouvrit la porte. Hérodiade était derrière les battants, l'œil collé

au trou de la serrure, afin de satisfaire sa curiosité coupable. Isaac l'assomma d'un coup de crosse.

Il pénétra dans la chambre où les divers Juifs errants faisaient orgie, et les massacra tous tant qu'il était à coups de bâton. Chodruc-Duclos seul échappa au carnage, parce qu'il était allé chanter pouille sous les fenêtres du prince de Polignac.

Tous ces meurtres passèrent inaperçus à la faveur de la guerre civile. D'ailleurs, chacun de ces braves israélites avait été déjà roué, pendu, fusillé et guillotiné nombre de fois, selon les temps. Tous se portent à merveille au moment où nous traçons ces lignes.

Le fils du banquier libéral fut rendu à sa famille. Son nom est devenu célèbre par une des plus solides banqueroutes de ce siècle.

LXXVII.—VENT D'ESPOIR.

Comme minuit sonnait à l'église Notre-Dame des Champs, la comtesse Louise sentit qu'un poids était retiré de dessus son cœur.

Elle était là, au chevet du vicomte Paul endormi. Le vicomte Paul eut un sourire.

La main pâle du jeune homme était entre les mains de cette fillette blanche et douce qui ressemblait à la petite Lotte.

Dans la chambre voisine, Fanchon la nourrice et le bon abbé Romorantin causaient de choses surprenantes. L'abbé Romorantin apprenait à Fanchon que la fille d'Ahasvérus était double...

On eût dit que cette main blanche qui touchait la main du vicomte Paul parsemait son sommeil de jolis rêves.

La comtesse Louise les regardait tous deux, et son souvenir remontait les pentes du passé. Elle s'étonnait de n'y plus trouver de larmes.

Quelques instants après minuit, les lèvres de la belle jeune fille s'entrouvrirent pour laisser tomber ces mots, suspendus comme des perles à son sourire :

— Mon père va venir...

En même temps, un pas sonore attaqua le pavé de la rue.

La comtesse Louise se mit à la fenêtre et vit un homme de haute taille qui marchait dans l'ombre, appuyé sur un long bâton.

Le vent qui faisait flotter ses cheveux portait comme un chant d'espérance.

Quand elle rentra, le vicomte Paul était éveillé. Il dit :

— Mère, j'ai rêvé que mon père m'embrassait... mon père d'autrefois !

LXXVIII.—LE VOYAGE.

L'homme allait à larges enjambées ; la lune éclairait sa taille droite et robuste. Le souffle sortait puissant de sa poitrine.

Déjà, derrière lui, Paris perdait dans la nuit ses gigantesques perspectives, — Paris changé en bivac et qui dormait le sommeil fiévreux de la guerre.

Il se retourna, au sommet des côtes de Livry, sur la route de Flandres. Son œil voyait plus loin et mieux que celui des autres hommes, car il distingua un vieillard qui veillait, pensif et seul, à la lueur d'une lampe, dans une chambre du palais des Tuileries. Ce palais a vu beaucoup de semblables veilles.